Zeitschrift: Histoire des Alpes = Storia delle Alpi = Geschichte der Alpen

Herausgeber: Association Internationale pour l'Histoire des Alpes

Band: 7 (2002)

Artikel: Vivre en montagne : habitats alpins d'altitude du Moyen Âge, trouvailles et constats

Autor: Meyer, Werner

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-8399

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

VIVRE EN MONTAGNE

HABITATS ALPINS D'ALTITUDE DU MOYEN ÂGE, TROUVAILLES ET CONSTATS[1]

Werner Meyer

Tu dois aimer la montagne qui te menace
(Hans Murer, ex-maire d'Amsteg-Silenen, Uri)

Zusammenfassung

Das Leben im Gebirge. Alpine Siedlungsplätze aus dem Mittelalter, Funde und Befunde

Wer eine «alpine Sachkultur» fassen will, sieht sich zunächst mit der Tatsache konfrontiert, dass nur wenige Gegenstände des mittelalterlichen, vorindustriellen Alltagslebens ausschliesslich im Alpenraum auftreten. Bezeichnend für die alpine Kultur war weniger ein bestimmter Gerätekomplex als eine starke Abhängigkeit des Menschen von der Gebirgswelt. Sie war geprägt durch eine erfahrungsgesättigte und durch Tradition gefestigte Fähigkeit der Anpassung an die Eigenheiten der Gebirgslandschaft. Die Technologie reichte nicht aus, um die Gefahren des Berges zu bannen, doch die Erfahrung ermöglichte es den Alpenbewohnern, den Gefahren auszuweichen und auch auf kargem Land, in rauhen Höhen und in abgeschiedenen Tälern erträgliche Lebensbedingungen zu schaffen. Dies auf Grundlage einer sehr einfachen Sachkultur, wie die Grabungsbefunde aus dem Mittelalter und der frühen Neuzeit zeigen.

En 1964, quatre autels romains du IIIe siècle furent trouvés près du lac de Sils, en Haute-Engadine, qui étaient voués aux divinités Diane, Mercure, Silvain et aux *Di pastores,* les dieux des bergers. Leurs attributs respectifs – la chasse, le commerce, l'agriculture et la sylviculture ainsi que l'élevage –

renvoient aux formes économiques qui ont dû marquer la vie des populations alpines depuis la préhistoire.[2] L'exploitation des mines, soit essentiellement l'extraction du fer, de l'argent et du sel, ne sera pas abordée ici; elle n'a joué un rôle important que dans des régions précises et généralement pour des périodes relativement courtes. Dans le sillage de la christianisation de la fin de la période antique et du haut Moyen Âge, les divinités païennes furent remplacées par des saints remplissant des fonctions protectrices analogues, que l'on songe par exemple à Nicolas, Christophe, Georges, Antoine ou Wendelin.

Il va de soi que les quatre modes de vie et formes économiques évoqués ne sauraient être qualifiés de «typiquement alpins» au sens d'activités localisées exclusivement dans les Alpes. Les conditions naturelles du milieu montagnard ont par contre marqué de leur empreinte l'agriculture et l'élevage, la chasse, le commerce transalpin (passage des cols!) et de façon plus générale tous les domaines centraux et élémentaires de la vie tels que les structures sociales, la religion et l'habitat, qui se distinguent par conséquent des modes de vie rencontrés en plaine. Lorsque nous partons à la recherche des caractéristiques de la «culture alpine», nous tombons forcément sur des comportements, des normes et des activités voire des représentations religieuses qui ont été développés par les populations montagnardes à travers leur confrontation quotidienne avec l'environnement naturel. Où, si ce n'est en contact des montagnes enneigées, qu'aurait pu naître par exemple l'idée que les «pauvres âmes» ont à expier leurs péchés emprisonnées dans l'antre des glaciers?

Si nous comprenons les phénomènes de la culture alpine comme un résultat de la confrontation des hommes avec le paysage alpin, avec leur «patrie alpine», des difficultés apparaissent – peut-être de façon inattendue – au moment de vouloir cerner la «culture matérielle alpine». En effet, seul un nombre restreint d'objets de la vie quotidienne est strictement propre à l'espace alpin. Par ailleurs, de nombreux objets ou outils, notamment ceux en fer comme les serpes, les lames des faux, les couteaux, les haches, les socs de charrue et vraisemblablement aussi les sonnailles ont été fabriqués dans des lieux de production situés en dehors des Alpes, où ils sont parvenus ensuite par le biais des foires ou des marchands ambulants voire sous forme de butin.

Le nombre des objets de la culture matérielle médiévale (ou du début de

l'époque moderne), qui appartiennent exclusivement à l'espace alpin, est restreint. On peut citer l'alpenstock, à la pointe ferrée, qui est attesté par les archéologues à partir du XIIe siècle; le sabot muni de clous, datant également du Moyen Âge; un type particulier de piège à chamois; l'échafaudage en bois servant à sécher le grain; et sans doute quelques autres objets encore. Mais les outils essentiels à l'agriculture et à la viticulture alpines tels que les charrues, les houes, les serpettes ou les faucilles ainsi que les ustensiles servant à l'élevage ou au traitement du lait comme les sonnailles et les grelots, les chaudrons en cuivre et les chaînes servant à suspendre les marmites sont également courants hors de l'espace alpin. Le cor des Alpes, dont on peut suivre les traces jusqu'au XVIe/XVIIe siècles, mais pas plus loin, a sans doute été développé à partir d'un cor plus petit quoique de construction identique, qui est documenté archéologiquement jusqu'au bas Moyen Âge, mais hors de l'espace alpin il est vrai.[3] Des crampons ont été retrouvés également parmi les trouvailles d'origine médiévale mises à jour dans des places fortes situées en dehors des Alpes.

Les objets de la «culture matérielle alpine», tels qu'ils sont collectionnés dans les musées ethnologiques ou sont parfois utilisés encore, semblent documenter, de par leur aspect désuet, l'attitude fondamentalement conservatrice des populations alpines hostiles à toute innovation. Une telle vue – que l'on trouve exprimée encore dans bon nombre d'ouvrages consacrés aux Alpes – s'appuie au moins partiellement sur une interprétation incorrecte du matériel dégagé lors des fouilles, ce qui peut être illustré à l'exemple des outils agricoles.

Dans les vallées alpines – jusqu'à une altitude de 1500 mètres environ – les possibilités de cultiver des céréales, généralement du seigle ou de l'orge, sont restreintes au point de vue topographique, surtout parce qu'il faut se limiter aux versants exposés au soleil tout au long de l'année, où la neige disparaît au printemps déjà, et qu'il faut y construire des terrassements. Ainsi apparaissent – depuis le Néolithique, comme le montre par exemple le produit de fouilles à Castaneda, dans la Mesolcina[4] – de petites surfaces arables délimitées par des terrasses et des murs de séparation en pierres. Il va de soi que la charrue avec soc, coutre et avant-train, qui fait son apparition au second Moyen Âge, ne peut pas être utilisée en terrain pentu. Si l'on recourt donc – comme c'est le cas aujourd'hui encore dans le Lötschental par exemple – à l'araire ou à la houe pour travailler ces petites parcelles, ce n'est pas du fait d'un conservatisme soi-disant inné mais bien d'un solide sens pratique.

En évoquant les petits champs en terrasses de l'adret ensoleillés toute l'année, nous touchons à un aspect central de la culture alpine, à savoir l'adaptation consciente de la vie avec ses rythmes journaliers et annuels, de l'économie avec ses formes de production, des moyens de communication, des formes d'habitats et de constructions et de tous les autres éléments de la communauté humaine à la montagne peu féconde et porteuse de tant de dangers. Il existe dans l'espace alpin des fonds de vallée larges et fertiles, où une certaine aisance a pu se développer – généralement en lien avec les voies commerciales bien fréquentées –, et où des villes ont pu éclore au Moyen Âge déjà, mais ces contrées riantes – on songe au Tyrol du Sud, au Domleschg ou au Bas-Valais – demeurent somme toute rares. Les Alpes forment un massif dans lequel les sommets enneigés de plus de 3000–4000 mètres ne sont distants que de quelques kilomètres à vol d'oiseau des fonds de vallée situés entre 400 et 1000 mètres d'altitude, d'où une érosion active et un danger permanent de chutes de pierres et de rochers, d'avalanches. De nombreuses plaines au débouché des vallées alpines, aujourd'hui couvertes de constructions et cultivées de façon intensive, notamment les fonds de vallée en amont des lacs périalpins, étaient au Moyen Âge des marais infestés par la malaria. Les terrains les plus propices aux établissements humains étaient les terrasses sur les flancs des vallées principales, les replats dominant les vallées en auge ainsi que les pâturages situés au-delà de la limite naturelle de la forêt.

L'étroitesse des vallées principales menacées par les inondations obligea très tôt les populations concernées à étendre leurs habitats dans des zones plus élevées et, en été, à faire paître le bétail sur les prairies maigres au-delà de la limite de la forêt. La question de savoir si l'économie alpestre axée sur l'élevage et le traitement du lait, telle que nous la trouvons dans les sources écrites depuis l'époque carolingienne, remonte à la préhistoire – comme semblent le montrer certains indices archéologiques – est l'objet de débats. Il est en tout cas avéré que certains mots importants du vocabulaire pastoral ont une origine antérieure à l'époque romaine.[5]

La culture alpine des temps préindustriels fut marquée par la contrainte exercée par le milieu montagnard sur les habitants de ces contrées, mais aussi par la capacité de ces populations à s'adapter aux spécificités de l'environnement, une faculté qui reposait sur une longue expérience et une longue tradition. La technologie médiévale, préindustrielle, ne parvint pas à bannir les dangers de la montagne, les expériences riches en enseignements permirent

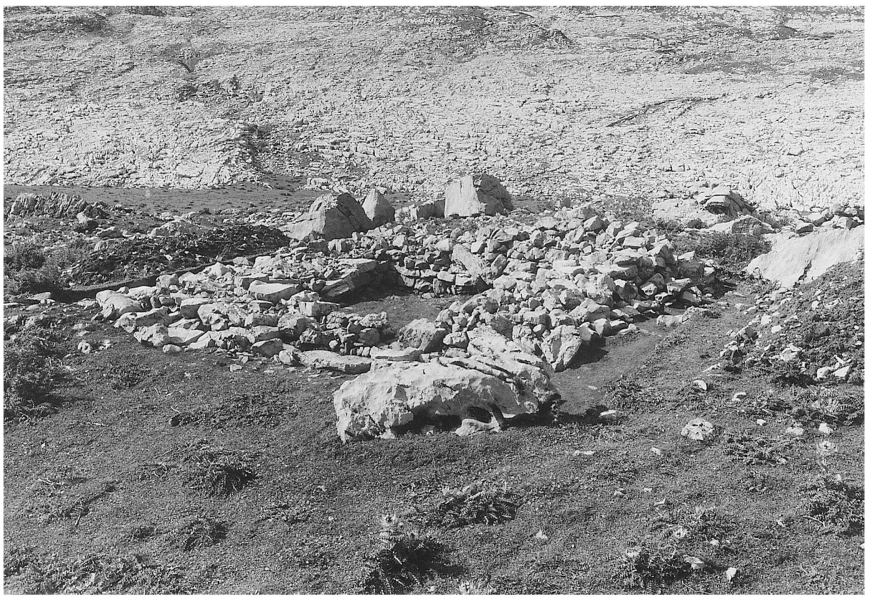

Fig. 1: *Site abandonné «Spilblätz», Charetalp (Schwytz). Fondations d'une maison d'alpage avec pseudocoupole (XIe siècle).*

en revanche aux communautés de parer aux dangers et de créer des conditions de vie supportables même en des lieux peu fertiles, à des altitudes rudes et dans des vallées reculées, et ceci en se fondant sur une culture matérielle très simple – qui nous semble aujourd'hui pauvre à bien des égards –, comme le montrent les objets qui nous sont parvenus du Moyen Âge et du début de l'époque moderne.

Les nouveaux arrivants – dès la préhistoire, des groupes de population plus ou moins importants ont immigré dans l'espace alpin, tant du sud que du Nord; au haut Moyen Âge, ce furent par exemple des fractions de «tribus» germaniques – se voyaient confrontés à des conditions de vie tout à fait inhabituelles dont la maîtrise nécessitait l'aide des populations anciennes. L'opinion inspirée des modèles migratoires du colonialisme du XIXe siècle selon laquelle des immigrants «supérieurs» auraient progressivement repoussé les «autochtones» vers les zones moins hospitalières doit être rejetée, ne serait-ce que du fait de sa tonalité raciste. Nous devons partir plutôt de l'idée que les populations établies de longue date ont joué un rôle d'ini-

tiateurs pour les nouveaux venus, qu'ils soient Burgondes, Alémannes, Bavarois, Lombards ou qu'ils fassent partie de groupes slaves ou d'autres encore, de telle manière que la culture alpine, née de l'adaptation à la vie en milieu montagnard, a été non seulement transmise avec ses biens matériels, mais aussi développée au cours du temps. Nous n'avons donc aucune raison de lier la culture alpine, qui est très différenciée dans l'ensemble, à une quelconque ethnie.[6]

Un aspect que l'on aurait tort de négliger est celui des influences extérieures. À l'instar de l'Empire romain, qui a vu des éléments de la culture matérielle méditerranéenne conquérir les Alpes, notamment le long des principaux axes, le Moyen Âge a vu des conquêtes culturelles de la chevalerie (construction des châteaux forts!), des couvents et des villes pénétrer dans l'aire alpine. La culture que l'on pourrait qualifier d'autochtone, portant l'empreinte de l'environnement alpin, a donc été imprégnée du sud et du nord, sous une forme souvent très atténuée, par des phénomènes culturels extra-alpins. Au Moyen Âge par exemple, les périphéries des aires culturelles bourguignonne, rhénane, souabe et lombarde se touchent en Suisse centrale, entre le Gothard et le lac des Quatre cantons.[7]

Les investigations archéologiques ne font véritablement que commencer en ce qui concerne la culture alpine du Moyen Âge et du début de l'époque moderne. Nous disposons déjà de résultats ponctuels très prometteurs notamment en France (région grenobloise), en Autriche (région du Dachstein), en Slovénie et en Suisse. Les chantiers en question sont, il est vrai, trop éloignés les uns des autres et ont été abordés en lien avec des questionnements trop différents pour que l'on puisse comparer les conclusions tirées de ces recherches voire tenter de les mettre en relation les unes avec les autres. De surcroît, on ne parvient aujourd'hui qu'à amorcer la jonction entre les trouvailles archéologiques du second et du bas Moyen Âge avec le matériel considérable réuni à l'égide des recherches sur les maisons paysannes, qui ne remontent quant à elles que jusque vers 1600, et les collections ethnologiques d'ustensiles, de mobilier, etc. Il faut remarquer par ailleurs que l'archéologie n'a pas encore apporté sa contribution aux travaux sur les Walser et leurs migrations. Il semble à la lumière des objets peu nombreux à notre disposition que tous les efforts en vue d'attribuer aux Walser une culture matérielle propre, «spécifique à l'ethnie» (y compris la construction des maisons) soient condamnés à l'échec.[8]

Fig. 2: *Site abandonné «Blumenhütte», Hospental (Uri). Petite excavation servant au stockage du lait et des fromages (second Moyen Âge).*

Le fait que les recherches archéologiques sur la culture matérielle de l'espace alpin médiéval n'en soient qu'à leurs débuts ne saurait être expliqué par l'absence de vestiges visibles. Comme on le montrera plus loin, l'espace alpin est en effet parsemé, surtout dans les sites au-delà de 1500 mètres environ, de traces d'anciens établissements. En Suisse, un premier effort en vue d'explorer archéologiquement de tels sites a été entrepris très tôt déjà, vers 1850, car on pensait y trouver un pendant aux vestiges lacustres decouverts peu auparavant. Mais après que les premiers sites ont été dégagés sans que l'on ait pu enregistrer des trouvailles aussi spectaculaires que celles effectuées par l'archéologie lacustre, le projet fut abandonné à contre cœur. Il fallut attendre 1971 pour qu'une nouvelle tentative soit entreprise, sur le site abandonné de Bergeten au-dessus de Braunwald (Glaris), où un sondage avait permis de mettre à jour, en 1955, des ustensiles en fer datant du Moyen Âge.[9] Depuis lors, diverses fouilles ont été entreprises dans les cantons de Glaris, Schwyz, Uri, Obwald, du Tessin et du Valais, si bien que la recherche sur les sites abandonnés de haute montagne est devenue une

branche reconnue de l'archéologie médiévale. Les résultats des investigations entreprises au cours des 25 dernières années – fouilles, prospections et inventorisations – ont été consignés dans un volumineux recueil.[10] Cet ouvrage paru en 1998 peut être considéré comme la référence pour les futures recherches archéologiques sur les sites de peuplement en haute montagne, en ce qui concerne la Suisse du moins.

L'examen archéologique des sites abandonnés présente l'avantage, sur le plan technique, que les établissements n'ont pas été altérés par des interventions plus tardives (reconstructions ou transformations, creusement d'une cave, aplanissement et canalisations) et qu'on n'est pas obligé de prendre égard aux habitants actuels ou de ménager les constructions en place. À l'inverse, les sites abandonnés – ceux de haute montagne surtout – se trouvent très à l'écart, en des lieux peu accessibles, si bien que les efforts logistiques à déployer en vue des fouilles sont parfois difficiles à justifier sur le plan financier, à telle enseigne que bien des projets stimulants demeurent irréalisables. Pour cette raison, il a par exemple fallu renoncer à mettre en valeur le site d'Alvenen, au fin fonds de la vallée de Safien.

Sur le plan statistique, les établissements abandonnés des alpages de haute altitude temporairement habités l'emportent largement sur ceux des sites permanents, si l'on exclut les stations qui ont été abandonnées plus récemment, aux XIXe et XXe siècles. Ce score est à mettre en relation avec deux poussées d'abandon, qui ont touché l'espace alpin au bas Moyen Âge et qui ont eu des effets surtout sur les zones élevées. La première est intervenue vers les XIVe et XVe siècles; elle a découlé d'une restructuration de l'élevage, qui a vu l'élevage traditionnel du menu bétail, à savoir des ovins et des caprins, destiné à couvrir les besoins propres et les redevances seigneuriales, être abandonné au profit de l'élevage du gros bétail – chevaux et bovins – tourné vers l'exportation grâce à la production de masse de fromage et de beurre. Ce changement – qui n'a certes pas touché tout l'espace alpin – a eu de nombreuses conséquences parmi lesquelles on peut mentionner le recul significatif de l'agriculture, qui est résulté du besoin accru de fourrage pour l'hiver, mais aussi et surtout le transfert d'agglomérations destinées jusque-là à l'élevage des ovins et caprins en des emplacements plus propices au gros bétail et à la production de fromage. Occasionnellement, des modifications environnementales – par exemple le tarissement de sources ou de cours d'eau dans les régions karstiques – ont également pu conduire à l'abandon

Fig. 3: *Site abandonné «Bergeten», Braunwald (Glaris). Foyer à l'intérieur d'une maison d'alpage (XIIe–XVe siècles).*

de sites. La deuxième vague d'abandons – qui, aux yeux des historiens de la vie quotidienne, va de pair avec la fin du Moyen Âge alpin – intervient vers 1600 avec la détérioration globale du climat que l'on a coutume d'appeler – de façon quelque peu abusive – la «petite période glaciaire». À cette époque, de nombreux sites ont été abandonnés, des habitats jusque-là permanents ont continué d'exister comme stations alpestres temporaires, et de nombreux pâturages situés en haute altitude ont été délaissés en même temps que leurs constructions. Le motif d'une légende largement répandue qui raconte comment un alpage enneigé est enseveli sous les glaces à cause du comportement impie d'un berger constitue peut-être un souvenir de cette détérioration climatique.

Le nombre élevé de sites abandonnés dans le domaine des établissements temporaires de haute montagne est également imputable au fait que, dans les fonds de vallée et sur les terrasses latérales, la nature du terrain confère des limites bien plus étroites quant au choix des sites que dans les zones situées au-delà de la limite naturelle de la forêt. Il s'avère donc – c'est

du moins ce que laissent supposer les résultats des fouilles effectuées jusqu'ici – qu'au Moyen Âge on a abandonné uniquement des habitats permanents dans les zones marginales de la colonisation alpine, à l'ubac, caractérisées par un régime des eaux critique et des sols peu fertiles, où des changements climatiques et environnementaux même minimes rendaient impossible le maintien de l'habitat.

En résumé, nous pouvons affirmer que le développement de l'habitat au Moyen Âge – processus d'abandons compris – nous donnent un reflet des fondements de la culture alpine dans la mesure où ils font clairement apparaître la disposition et l'aptitude des populations alpines à s'adapter aux conditions environnementales de la montagne.

Les recherches archéologiques sur les sites abandonnés du Moyen Âge entreprises jusqu'ici – tant sur les sites temporaires que permanents – ont abouti à la constatation surprenante que les maisons subdivisées en plusieurs parties et construites selon la technique des poutres ou rondins horizontaux assemblés à mi-bois dans les angles – technique dite du *Blockbau* – n'apparaissent que vers 1200; auparavant, les constructions en pierre – avec des murs de pierres sèches, c.-à-d. construites sans mortier – étaient prédominantes. Ce constat ne doit cependant pas être pris à la lettre et de manière dogmatique. Des éléments en bois apparaissent dans des constructions antérieures à 1200; il n'est en effet pas rare que la façade frontale soit en bois, plus souvent encore le soutènement du toit et parfois même l'ensemble des parois. De manière générale, on peut toutefois affirmer que la construction en pierres sèches d'une seule pièce et un seul étage avec un foyer multifonctionnel a été prédominante dans les Alpes.

Le chalet subdivisé en plusieurs parties et étages, dont l'apparition en Suisse centrale peut être située vers 1200 grâce à la datation dendrochronologique, semble être – *horribile dictu* – une adoption de formes anciennes d'habitats urbains, telles qu'elles prédominaient dans les rues de Coire, Zoug ou Lucerne jusqu'au début de l'époque moderne.

Alors que le chalet cossu de plusieurs étages construit en madriers entrecroisés, que nous considérons aujourd'hui comme l'expression caractéristique de la culture matérielle alpine, semble donc s'être diffusé en montagne sous l'influence de modèles urbains provenant des régions préalpines du versant nord des Alpes, la construction en pierres sèches a dû se développer en tant que création autochtone de l'espace culturel alpin. Cela ne veut pas

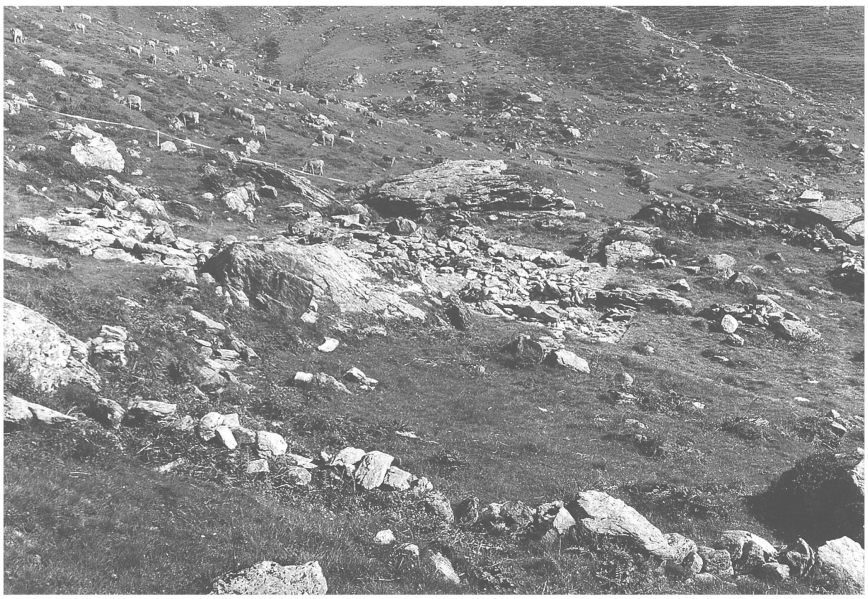

Fig. 4: *Site abandonné «Ämpäckli», Elm (Glaris). Tracé d'un bâtiment au centre d'un enclos irrégulier (X^e–XIIIe siècles).*

dire que ce type de construction n'existe pas ailleurs; nous le rencontrons dans les îles méditerranéennes, les Pyrénées, en Irlande ou encore en Islande. En l'état des connaissances, rien ne conduit à croire qu'il y a lieu d'envisager des interrelations culturelles entre ces contrées si éloignées les unes des autres, en postulant par exemple l'existence de migrations ou en renvoyant à d'antiques liens ethniques. Les conditions favorisant l'apparition et le développement de la technique du mur en pierres sèches sont à chercher dans les données environnementales, c.-à-d. la présence abondante sur place des matières premières. Dans l'espace méditerranéen et en Islande la carence en bois de construction a sans doute joué un rôle également; dans les Alpes, ce facteur n'entre en compte que pour les agglomérations situées bien au-dessus de la limite naturelle de la forêt, soit en des zones où la construction tout en pierre s'est du reste maintenue le plus longtemps. Des vestiges découverts dans le Lötschental ou le Muotatal montrent cependant qu'au second Moyen Âge la construction en pierre était courante également en des régions moins élevées, riches en bois et où était pratiqué le défrichement.

L'application la plus conséquente de la technique de construction en pierre est à chercher dans ce que l'on appelle les cabanes en pseudocoupoles, pour lesquelles la charpente du toit est remplacée par une coupole formée de pierres plates posées horizontalement et décalées vers l'intérieur (avec une voûte en berceau pour les édifices rectangulaires). Aujourd'hui, ce type de construction a presque entièrement disparu et on ne le rencontre plus qu'occasionnellement, dans la Bregaglia ou le Tessin notamment. Des trouvailles archéologiques dans les cantons de Schwytz, Nidwald ou du Valais montrent toutefois que cette technique de construction, connue déjà aux temps préhistoriques, était assez largement répandue au Moyen Âge; on trouve, soit dit en passant, des parallèles dans la Méditerranée orientale, dans les Pouilles *(trulli),* en Provence et en Irlande.

Les murs de pierre construits sans mortier révèlent non seulement un savoir-faire extrêmement développé, mais aussi une capacité d'adaptation remarquable aux conditions environnementales, topographiques en particulier. Souvent, des blocs de rochers volumineux sont intégrés dans les murs, si bien qu'il peut arriver que l'une ou l'autre des parois intérieures soit formée d'un seul de ces blocs. Volontiers, on a utilisé également les saillies rocheuses naturelles ou creusé des cavités sous des pans de rocher déboulés, conduisant à l'aménagement de maisons troglodytes servant en partie d'habitats, en partie d'étables voire de caves (par exemple pour le stockage du lait et du fromage). La Val Bavona, une vallée latérale de la Valle Maggia, est réputé pour ces habitats sous roche *(splüi < spelunca).*[11]

Les blocs rocheux auxquels sont adossés, côté vallée, des maisons, servent également de protection contre les chutes de pierre et les avalanches. De nombreux sites occupés au Moyen Âge se rencontrent dans la partie avale d'anciens cônes d'éboulis. Lorsque les blocs rocheux déboulés naturellement faisaient défaut, on dressait – le plus ancien document à l'appui de cette thèse date du XIIIe siècle (Lötschental) – au-dessus de la maison un *Äbihauet,* un remblai conique formé d'un amas de gros blocs censés protéger des avalanches. L'apparition, vers 1200, d'habitations subdivisées en parties et à plusieurs étages doit sans doute être mise en relation avec le besoin des gens de disposer davantage de confort, ce qui exigeait une séparation entre cuisine et pièces habitables, entre chambre à coucher et locaux de travail. Pour une telle subdivision de la maison, qui impliquait un volume plus important, la technique des murs en pierres sèches était peu appropriée, ce qui explique

l'adoption du *Blockbau* en bois inspiré des modèles urbains. En ce qui concerne les agglomérations occupées temporairement, on se contenta jusqu'au début de l'époque moderne de la maison à pièce unique, la «cabane d'alpage» qui, équipée d'un foyer polyvalent, servait à la fois aux fonctions d'habitat, de repos et de travail (production du fromage), ce qui permit de maintenir pour longtemps encore la technique de construction traditionnelle. Vers 1400, lorsque apparurent des cabanes d'alpage subdivisées en deux parties (ce qu'attestent des fouilles archéologiques menées sur le site abandonné de Müllerenhütte/Melchseefrutt), on ne renonça pas pour autant au local polyvalent destiné au repos, à l'habitat ainsi qu'à la production du fromage. Quant au second local, situé généralement côté montagne, il servait de cave à fromages et à lait, dont l'entreposage se faisait auparavant dans une excavation séparée de l'habitat.

Dans l'espace alpin, les murs de pierres sèches ne sont pas destinés uniquement à la construction de maisons. Dans les zones dévolues à l'élevage, l'agriculture ou la viticulture, d'innombrables murs de terrassement sont constitués de pierres sèches empilées; on les rencontre également comme murs de soutènement des sentiers muletiers. Des murs en pierres sèches pouvant s'étendre sur plusieurs kilomètres séparent les terres arables ou les prés des pâturages, les terres cultivées de la forêt inculte, ou délimitent encore les propriétés dans les alpages. Les murs de pierres sèches forment au plus tard depuis le Moyen Âge un élément voyant du paysage culturel alpin.

Au Moyen Âge, les sites temporaires ou permanents étaient entourés de clôtures formées en grande partie de murs en pierres sèches. Sur le plan juridique elles formaient l'équivalent alpin des claies du Moyen-Pays; sur les alpages, elles servaient également d'enclos pour les ovins et offraient protection contre les incursions des brigands du voisinage ou des carnassiers en quête de nourriture.

Une agglomération paysanne de l'an 1000 était donc composée d'un amas de constructions de pierres, formées généralement d'une pièce unique; elle était entourée d'une clôture en forme d'enceinte construite en pierres sèches. La dénomination tessinoise *corte* pour agglomération alpestre renvoie à cette forme d'établissement typique pour les alpages du Moyen Âge.

Alors qu'un élément marquant du paysage comme la technique de construction des murs de pierres sèches nous restitue un trait caractéristique de la culture matérielle alpine du Moyen Âge, il s'avère – comme indiqué – difficile

de mettre en évidence des traits typiquement alpins parmi les objets mis à jour par les archéologues. Cette difficulté est imputable en premier lieu au fait que les stations examinées dans les sites de haute montagne sont en général très pauvres, à telle enseigne du reste qu'une exploitation statistique des données ne ferait pas sens. Par ailleurs, ce sont précisément les ustensiles de l'économie alpestre d'élevage et de transformation du lait (que nous sommes enclins à associer spontanément à la culture matérielle alpine) qui font largement défaut dans le matériel archéologique: les sonnailles ne se retrouvent en général que sous forme de battants perdus jadis. Le chaudron en cuivre servant à la fabrication du fromage était tellement précieux qu'on ne le jetait jamais, même lorsqu'il était fortement abîmé; les récipients et les ustensiles en bois utilisés pour la transformation du lait n'ont quant à eux pas pu se conserver en terre: en certains endroits, même les ossements des animaux, qui livrent d'importantes informations sur la nourriture ou la chasse, se sont parfois décomposés sous l'effet de l'acidité des sols. Dans certains alpages, la proportion des os de chamois représente plus de 30 pour cent des ossements mis à jour.

La culture matérielle spécifiquement alpine se présente à nous moins sous forme d'objets isolés – les sonnailles ou les guimbardes sont également répandues en dehors de l'aire alpine – que sous forme d'ensembles ou d'inventaires complets qui nous permettent d'appréhender des attitudes et des modes de vie adaptés à la montagne. Il est par exemple frappant que les ustensiles en fer présentent de nombreuses empreintes qui renvoient à un emploi très long (lames de couteau émoulues), des réparations et des réutilisations à d'autres fins, autant d'indices qui renvoient à l'usage parcimonieux que la population alpine, habituée à vivre dans un environnement pauvre, fait de la matière première qu'est le fer.

Dans les sites abandonnés que l'on peut classer parmi les habitats provisoires d'été vu leur altitude, on n'a pas trouvé jusqu'ici trace de pots en terre cuite datant du Moyen Âge. Le constat étonne; l'explication réside sans doute dans les habitudes culinaires des bergers. Le pot ventru servait en effet essentiellement à faire cuire la bouillie de céréales, un des plats les plus courants dans l'alimentation de base au Moyen Âge; étant donné que celui-ci ne faisait visiblement pas partie de l'alimentation que l'on prenait à soi dans les alpages, le récipient destiné à sa préparation ne figure pas parmi les objets trouvés en haute altitude.

Pour les sites à proximité d'anciennes routes transalpines se pose la question de savoir si les objets qui ont été dégagés sont à attribuer aux habitants des alpages ou aux gens de passage. Les monnaies, éperons, harnais, bouteilles de verre ou autres gobelets d'étain doivent sans doute être interprétés comme des traces du transit.[12]

Parmi les témoignages archéologiques de la culture matérielle alpine du Moyen Âge, il ne faut pas oublier les traces laissées par les activités liées à l'économie de subsistance comme l'extraction de la résine, la recherche de cristaux de roche ou encore la coupe de bois d'if (destiné à l'exportation vers l'Angleterre où il sert à la production d'arcs). Dans certaines régions alpines, essentiellement en Valais, dans la vallée d'Urseren en Uri, au Tessin, dans les Grisons et en Valteline, l'extraction et la transformation de la pierre ollaire *(Speckstein, pietra ollare, Lavez, Giltstein)* constitue une branche de production importante; dans certaines vallées, elle a pu dépasser temporairement le stade de l'économie de subsistance pour devenir une activité principale (Val Lavizzara, Chiavenna, Piuro). L'utilisation des marmites en pierre ollaire en lieu et place des pots en céramique – une substitution bien documentée par les archéologues – met à jour, pour les vallées alpines citées, une forme locale de culture matérielle que l'on peut remonter jusqu'aux temps de l'empire romain.[13]

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

G. Bianconi, *Costruzioni contadine Ticinesi,* Locarno 1982.

P. J. Brändli, «Mittelalterliche Grenzstreitigkeiten im Alpenraum», *Mitteilungen des Historischen Vereins des Kantons Schwyz* 78, 1978, 19–188.

M. Bundi, *Zur Besiedlungs- und Wirtschaftsgeschichte Graubündens im Mittelalter,* Coire 1982.

G. Cerwinka, F. Maudl (éd.), *Dachstein, vier Jahrtausende Almen im Hochgebirge,* 2 vol., Gröbming 1996/98.

W. Geiser (éd.), *Bergeten ob Braunwald,* Bâle 1973.

F. Glauser, «Von alpiner Landwirtschaft beidseits des St. Gotthards 1000–1350», *Geschichtsfreund* 141, 1988, 5–173.

F. J. Hamm, «Kragwölbung und Kragkuppel», *Bonner Jahrbücher* 174, 1974, 299–339.

H. Kreis, *Die Walser,* 2e éd., Berne 1966.

W. Meyer et al., *Heidenhüttli, 25 Jahre archäologische Siedlungsforschung im schweizerischen Alpenraum* (Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters 23/24), Bâle 1988 (avec une importante bibliographie).

E. Rizzi, *Geschichte der Walser,* Coire 1993.

F. G. Stebler, *Alp- und Weidewirtschaft,* Berlin 1903.

R. Weiss, *Das Alpwesen Graubündens, Sachkultur, Recht, Älplerleben und Älplerarbeit,* Erlenbach-Zurich 1941.

NOTES

1 La présente contribution est une traduction du texte écourté de la conférence publique tenue à l'occasion colloque de Kempten. Elle s'appuie sur les matériaux de l'ouvrage collectif «Heidenhüttli» (cf. bibliographie sélective).
2 S. Martin-Kilcher, A. Schaer, «Graubünden in römischer Zeit» *Handbuch der Bündner Geschichte,* vol. 1, Coire 2000, 93.
3 F. Müller et al., «Die Burg Friedberg bei Meilen am Zürichsee», *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters* 9, 1981, 7–90, en partic. 52 et 57, ill. 39.
4 R. Vieli (réd.), *Archäologie in Graubünden, Funde und Befunde,* Coire s. a., 31–42.
5 F. Staehelin, *Die Schweiz in römischer Zeit,* 3e éd., Bâle 1948, pp. 440 sq.
6 W. Meyer et al., *Heidenhüttli* […] (cf. bibliographie sélective), 386–388.
7 W. Meyer, *La Suisse dans l'histoire,* vol. 1, Zurich 1995, 19–25.
8 W. Meyer, «Walsersiedlung als archäologisches Problem», in: E. Rizzi (éd.), *Europäisches Kolonistenrecht und Walseransiedlung im Mittelalter.* Akten der 7. Internationalen Walser Studientagung in Davos, 22.–23. Sept. 1989, Anzola d'Ossola 1990, 185–194.
9 J. Hösli, «Die Wüstung Bergeten und die ‹Heidenhüttchen› im Spiegel der landeskundlichen Literatur», in: W. Geiser (éd.), *Bergeten ob Braunwald,* Bâle 1973, 52–58.
10 W. Meyer et al., *Heidenhüttli* (cf. bibliographie sélective), 13–17.
11 Voir la documentation iconographique in T. Burla, R. Hut, *Grotti, splüi, cantine*, Zurich 1995.
12 H. Erb, M.-L. Boscardin, «Das spätmittelalterliche Marienhospitz auf der Lukmanierpasshöhe», *Schriftenreihe des Rätischen Museums Chur,* cahier 17, Coire 1974.
13 B. Donati et al., *2000 anni di pietra ollare,* Bellinzone 1986.